

**IAIN
LEVISON**

Une canaille
et demie



FRANÇOIS CLUZET

JOSÉ GARCIA

DORIA TILLIER

CANAILLES

UN FILM DE
CHRISTOPHE OFFENSTEIN





Dans une petite ville du New Hampshire, deux hommes se font face. Dixon, ex-taulard braqueur de banques, et Elias, professeur fasciné par les filles en socquettes et le III^e Reich. Un pistolet automatique les sépare. Leur vision de la vie et des hommes aussi. Le premier rêve d'une ferme tranquille dans l'Alberta. Le second d'une ascension valorisante dans l'establishment universitaire. Condamnés par les circonstances à cohabiter, ils se jaugent avec méfiance. D'ailleurs, à qui peut-on réellement se fier dans une Amérique régie par l'argent et le cynisme ?

Iain Levison, né en Écosse en 1963, arrive aux États-Unis en 1971. À la fin de son parcours universitaire, il exerce pendant dix ans différents métiers, sources d'inspiration de son récit autobiographique *Tribulations d'un précaire*. Il rencontre un succès immédiat en France dès la publication de son premier roman, *Un petit boulot*, et des suivants, critiques drôles et cinglantes de la société américaine. Trois d'entre eux sont déjà adaptés au cinéma (*Un petit boulot*, *Arrêtez-moi là !* et *Une canaille et demie*).

« Dans ce roman aux allures de thriller, Levison met en lumière, avec humour, les petits travers de l'humanité. » *Le Monde*

« Levison est à la fois minimaliste et grandiose. » *VSD*

« Ce roman féroce se dévore plus qu'il ne se lit. » *Les Échos*

Iain Levison

Une canaille et demie

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Fanchita Gonzalez Battle*

LIANA LEVI  piccolo

Hitler avait raison.

Elias White griffonna les trois mots sur un bloc en attendant l'arrivée des étudiants pour son cours de neuf heures et demie. Non, trop provocateur. Hitler avait-il raison ? Non. Cette forme d'interrogation dénotait un manque d'assurance, chose qu'il essayait de toujours éviter, autant dans son attitude que dans ses écrits. Et si Hitler avait eu raison ? Pas mal, mais ça pouvait être amélioré. Il fallait y réfléchir.

Elias essayait de décider d'un titre pour son dernier article, une analyse de soixante-quinze mille signes sur le comportement des Juifs dans l'Allemagne d'avant-guerre dont il était sûr à cent pour cent qu'elle serait retenue par l'*Historical Review* de Harvard. Il l'avait déjà expédiée et avait décidé de lui trouver un titre plus tard.

Tout est dans le titre. Elias le voulait suffisamment choquant pour que les professeurs de Harvard le remarquent et en discutent. Il voulait qu'ils soient impressionnés par le courage avec lequel il avançait des arguments qui défiaient le politiquement correct avec autant de virulence. Il imaginait la tête des professeurs, d'abord horrifiés, puis, à mesure qu'ils avanceraient dans la lecture, rassurés par son intelligence, son raisonnement et ses graphiques multicolores.

Elias voulait aussi que l'article soit repris par les sites web des Suprématises blancs, pour qu'il puisse attaquer violemment l'interprétation erronée de ces méchants aux intentions malfaisantes. Cette sorte d'affrontement débouchait d'ordinaire sur le plus précieux des biens: l'attention des médias. Il se voyait déjà en train de défendre sa position sur CNN, protester avec Chris Mathews, échanger des sarcasmes amicaux avec Bill O'Reilly, peut-être même perdre son sang-froid et engueuler un Suprématisse blanc invité sur le plateau à présenter son point de vue. Les éditeurs de l'*Historical Review* recherchaient toujours ce genre de publicité, l'occasion de provoquer un débat animé, et le nom d'Elias White serait bientôt un parfait atout pour leurs projets.

Elias White était un jeune professeur d'histoire qui disait ce qu'il pensait, pas ce qu'on lui disait de penser. C'était un homme qui avait ses idées sur le nazisme, la haine, le pouvoir, et la nature humaine, pendant que d'autres discutaient pour savoir qui avait réellement inventé l'égreneuse de coton. Il n'avait pas peur des sujets sensibles. C'était un chercheur qui voyageait dans le monde entier pour ses articles provocateurs et stimulants. Et il obtiendrait une chaire.

L'article d'Elias partait de l'idée que la persécution des Juifs dans l'Allemagne nazie était en réalité une lutte de classes, une explosion de rancœur d'Allemands de la classe ouvrière contre une catégorie de la population qu'ils voyaient comme une classe moyenne ou riche. White avait eu cette idée lors de vacances en Allemagne avec sa petite amie Ann, qui passait des entretiens en vue d'un programme d'études postdoctorales de six mois

à l'université de Heidelberg. Il avait rôdé là, parmi les tas de livres qui sentaient le moisi et, en s'accroupissant comme pour chercher un document capital, alors qu'en fait il essayait de lorgner sous la jupe d'une étudiante allemande, il était tombé sur un carton de journaux intimes manuscrits.

Ces journaux avaient été donnés par des soldats allemands de la région ayant combattu pendant la Seconde Guerre mondiale, ils avaient été rassemblés par l'université et aimablement traduits en anglais par un étudiant allemand de troisième cycle en 1955. En attendant que la fille décroise les jambes, White s'était assis et avait parcouru le journal d'un officier d'artillerie, capturé le jour du débarquement allié, dont la jambe avait été amputée, sans raison, jugeait l'officier, par un médecin juif américain. Pendant sa convalescence en Angleterre, l'officier Heinz Werthal avait fulminé sur dix pages : les Juifs possédaient tout et on ne pouvait pas leur faire confiance. White comprit qu'il était tombé sur une mine d'or universitaire.

Les journaux se trouvaient dans un carton marqué « Mull », ce qui – White s'en souvenait après trois ans d'allemand au lycée – signifiait « poubelle ». Il y avait trois autres cartons pleins de journaux intimes, de documents et d'écrits provenant de soldats, de femmes au foyer et de grands intellectuels allemands, tous prêts à partir à la décharge. L'étudiant de troisième cycle les avait tous traduits. Ils contenaient tous des imprécations nazies. C'était superbe.

Mieux encore, ils allaient être mis à la poubelle. L'occasion pour White de faire valoir que les documents avaient été « sauvés ». Des documents sauvés ont toujours plus d'importance que s'ils sont facilement

accessibles, c'est bien connu. Inutile d'aborder le fait qu'ils étaient destinés aux ordures parce qu'ils constituaient les divagations moisies et hors de propos de citoyens pris dans l'hystérie de la guerre. Ces documents allaient être « détruits », ce qui était presque aussi intrigant que s'ils avaient été « interdits ». White savait déjà que sa description de la découverte des journaux, *quand* on lui poserait la question, contiendrait un passage sur la façon dont il les avait recherchés pendant des années. Ça n'était pas un mensonge. Il cherchait toujours de chouettes documents pour des articles. Qu'il ait suivi l'Allemande à la bibliothèque n'avait rien à voir là-dedans. Il y serait probablement allé de toute façon.

Quand Elias, de retour chez lui, avait envoyé à Ann le premier jet, elle lui avait répondu de Heidelberg : « Si tu veux présenter le nazisme comme une force positive, sois prudent. »

Ann était à côté de la plaque. Dans l'université, il y avait un truc qu'elle ne pigeait pas. Elle passait son temps à *étudier*. Elias savait que ça lui porterait tort dans sa carrière. L'étude et le savoir n'entrent guère en ligne de compte une fois assimilés les principes de base. Si vous avez étudié suffisamment pour pouvoir situer la Pologne sur une carte et si vous connaissez le nom des trois derniers présidents, le reste est surtout une question de conviction. Tout tient à l'assurance avec laquelle vous vous exprimez. Il avait essayé quelquefois de brancher Ann là-dessus et ça se terminait toujours par une dispute. L'astuce n'est pas d'être la personne la plus intelligente de la salle. Après le primaire, ça ne compte plus. L'astuce c'est de se faire remarquer.

Les étudiants entraient dans la salle au comptegouttes. Elias regarda la feuille sur laquelle il avait

gribouillé et vit ce qu'il avait écrit sous son nom en lettres majestueuses et fleuries. PROFESSEUR À HA. LE RYARD devrait attendre. Il avait un cours à donner.

« La plupart des humains ne valent pas la balle pour les tuer », dit Chico.

Réfléchis aux implications de cette déclaration, pensa Dixon. En prison, contrairement à d'autres, Dixon n'avait pas perdu son temps, il avait appris à réfléchir à ce que recouvraient les paroles de chacun. Il avait appris à réfléchir à toutes sortes de choses. Il avait passé neuf ans à regarder par la fenêtre, à contempler la buanderie, les terrains de sport, observant l'humanité. Ses compagnons pensaient au meilleur moyen d'obtenir une cartouche de cigarettes pour pas un rond et lui songeait au karma, à l'âme, à la signification des actes et au sens de la vie. Il n'était parvenu à aucune conclusion définitive – d'ailleurs y en avait-il une ? – mais il avait appris à penser.

Par exemple, avant que Chico fasse son commentaire, Dixon était en train de se demander à quel point votre karma souffre si vous pointez une arme sous le nez d'un caissier pour vous faire remettre l'argent de la banque. Pas autant que si vous tiriez, avait-il décidé. Braquer une arme sur quelqu'un et lui foutre une trouille bleue est un acte pardonnable, vous pouvez vous racheter. Vous pouvez faire don d'une partie de l'argent à une juste cause et basta. Vous pouvez utiliser l'argent pour mettre fin à la souffrance, même si c'est la vôtre, et vous vous retrouvez karmiquement à votre point de départ. L'important est de ne pas appuyer sur la détente. Pourquoi charger l'arme ? Au cas où les

flics rappliqueraient. Alors vous devez tuer un flic. Mais c'est une autre affaire, parce qu'ils sont armés et qu'ils peuvent vous tuer. Légitime défense.

La discussion pouvait durer à l'infini.

Mais le commentaire de Chico fit comprendre à Dixon qu'il était dans de sales draps. Ces trois-là n'avaient aucun sens du karma. Ils ne voulaient pas vraiment ce hold-up. Ce qu'ils voulaient c'était exercer Le Pouvoir, le summum du pouvoir que vous avez quand vous sortez votre flingue, que vous le brandissez et que les gens réagissent. Ils se couchent quand vous le leur ordonnez, ils se roulent par terre et aboient comme des chiens si vous le voulez. Vous avez là cinq ou six personnes, directeurs de banque, femmes au foyer, petits chefs d'entreprise, n'importe qui dans la banque à cet instant, et ils feront tout ce que vous leur direz.

Si c'est Le Pouvoir qui prime, alors les chances que le hold-up réussisse sont minimales. Ces trois-là allaient faire traîner Le Pouvoir plus longtemps que nécessaire, Dixon le savait. Et le temps, ça voulait dire les flics. Et les flics, ça voulait dire une fusillade. Et une fusillade, c'était le grand feu d'artifice, tout le monde y passait, pas d'argent et pas de terres près d'Edmonton dans l'Alberta, son projet depuis toujours.

Il était trop tard pour reculer à présent. Ils se dirigeaient vers la banque.

Dixon avait une mauvaise image de lui-même, mais celle qu'il avait de l'humanité en général était encore pire. Il se prenait pour une merde, et pourtant il était l'un des êtres les plus nobles qu'il ait connus. Il ne voyait pas dans les trois autres à l'arrière de la fourgonnette

un seul trait de caractère positif qui lui ferait éprouver quelque chose s'ils étaient tués.

Dixon savait que ce n'étaient pas des imbéciles. Chico était intelligent, agressif et charismatique, et il avait organisé le hold-up à partir de zéro. Sans Chico, Dixon pourrait bien travailler à l'entrepôt de bois jusqu'à la fin de ses jours, six dollars de l'heure, un meublé et trois visites par semaine à son contrôleur judiciaire.

Ses deux premiers mois dehors il n'avait eu aucune énergie pour rien, il allait à son travail et revenait grimper dans le lit de sa petite pièce pour regarder le plafond jusqu'à l'heure de repartir travailler. Il n'aurait pas voulu retourner en prison, mais parfois il aurait voulu être mort. Aucune raison de continuer, rien à espérer d'autre que pointer toute sa vie matin et soir. Sommeil, réveil, travail, sommeil. Il parla de sa dépression au conseiller mandaté par le tribunal, qui n'était pas intéressé. Le conseiller mandaté par le tribunal conseillait des ex-taulards depuis quinze ans et s'imaginait que s'ils parlaient de dépression c'était pour réussir à se faire prescrire des cachets, et les vendre dans la rue. Le conseiller tenait à savoir si Dixon utilisait des substances illégales. Le conseiller haussa les épaules, déclara «C'est la procédure» et fit analyser sa pisse.

Puis survint Chico, conducteur de machine au dépôt de bois, et il se mit à parler de la banque.

Chico était le genre de type que Dixon ne voulait plus connaître, un criminel qui croyait que le crime était sa vocation, qui haïssait les gens honnêtes et bornés, et qui professait un sentiment de fraternité avec tous les taulards. Chico vous classait selon la gravité de votre délit. Les multiples condamnations de Dixon pour vol à main armée le plaçaient juste

au-dessous d'un meurtrier, un sacré éloge de la part d'un sociopathe comme Chico, et elles constituaient une expérience nécessaire pour le coup qu'il projetait.

Au début, Dixon avait hésité. Il considérait vraiment la conditionnelle comme une deuxième chance, et une part de lui voulait être un civil normal, rien qu'un type qui avait sa place, un boulot et une famille. Mais il savait qu'il se faisait des illusions. « Les mecs comme nous ont pas de famille, lui avait dit Chico. Pas avant qu'on décroche la timbale. Ensuite on a une famille et on vit dans un pays où il n'y a pas d'extradition. » Chico riait. « Les Américaines veulent pas des types comme toi et moi. »

Dixon trouvait ça assez vrai. Il était tellement convaincu qu'aucune femme ne voulait lui parler qu'il évitait le regard de la jolie fille qui lui servait son café et son bagel tous les matins dans la petite boutique en face de l'arrêt de bus quand il partait travailler. Il ne parlait jamais à Loïs, la secrétaire aux longues jambes de l'entrepôt, et chaque fois qu'il y avait de la paperasse à remettre au bureau il la passait à un des autres, qui l'apportait à sa place rien que pour avoir une chance de lorgner ses mollets fermes. Dixon n'envisageait même pas d'aller voir une prostituée, ce qui d'après les autres hommes du meublé était un rite de passage pour ceux en conditionnelle. Dixon ne se trouvait pas assez bien pour les prostituées. Et pourtant il se considérait aussi comme un des meilleurs êtres humains du système pénitentiaire.

« Hé mec, fit Chico pendant qu'ils fondaient, avachis à l'arrière de la fourgonnette. Ça te va bien d'être rasé. Tu as un rendez-vous après? »

Dixon s'était rasé la veille au soir, il avait supprimé une barbe qu'il laissait pousser depuis dix ans, une barbe qui le faisait ressembler à un *biker*. C'était un symbole de résistance des classes laborieuses, tous ceux du QHS qui ne venaient pas de la ville la portaient, et Dixon l'avait rasée sans rien dire à personne. Il s'était aussi fait couper les cheveux. Il espérait ressembler à un homme d'affaires en retard pour prendre l'avion. Dixon sut que Chico n'était pas en train de lui faire un compliment sur son nouveau look bien rasé : il pensait qu'il se passait quelque chose.

« Dixon, comment ça se fait que tu as un marteau et un ciseau, mec ? »

Ce n'était pas de la suspicion, seulement de la curiosité. Les types changent souvent d'apparence juste avant un cambriolage. La police montre toujours de vieilles photos de vous. Dixon décocha son sourire facile et charmeur, qu'il avait appris à utiliser pour désarmer les gens, et sortit son accent traînant du Sud pour renforcer l'effet : « On ne sait jamais sur quoi on va tomber, mon pote. »

Chico brandit son flingue à canon scié et Dixon tressaillit. Ces types en savaient moins sur la sécurité des armes que sur les hold-up. « C'est pour ça qu'on a ces trucs-là, mec. »

Dixon lui fit un grand sourire. Ces hommes avec qui il allait cambrioler la banque n'étaient pas des imbéciles, mais l'intelligence n'avait rien à voir là-dedans. Le criminel le plus bête que Dixon ait jamais connu, son cousin, avait cambriolé un magasin de spiritueux et s'en était tiré. Il s'en était tiré surtout parce que Dixon avait été jugé et condamné à sa place, en raison de leur ressemblance physique et parce qu'ils portaient le même nom.

Après le procès, des membres de la famille avaient obligé le cousin à se dénoncer, pour que la police sache qu'elle n'avait pas arrêté le bon coupable, mais Dixon était déjà condamné, et le procureur ne pouvait pas admettre avoir condamné le mauvais bonhomme. C'était une peine de cinq ans, la première de Dixon, et il l'avait purgée en tant que mineur puisqu'il n'avait alors que seize ans. À sa sortie, juste avant son vingt-deuxième anniversaire, il était devenu un criminel endurci. Le cousin avait trouvé du travail et mis de l'ordre dans sa vie.

L'intelligence n'avait rien à voir là-dedans.

L'important c'était le karma, et celui de ces trois-là avait l'air d'avoir fait faillite.

Et Dixon dans tout ça? Il était peut-être dans le même cas sans en être encore conscient. Si on juge un homme à ses fréquentations, alors Dixon était mal barré.

Ce qui n'était pas une nouveauté.

Les étudiants d'Elias White l'adoraient. C'était un des professeurs les plus populaires du campus. Il était beau, jeune (pour un professeur), charismatique et drôle. Un de ses principes consistait à ne recaler personne qui ait fait le plus petit effort, et un autre, tacite et cependant remarqué, était de donner les meilleures notes aux jolies filles du premier rang qui portaient une jupe. Ironie du sort, White détestait enseigner.

Il ne le supportait pas. C'était pour lui une totale perte de temps. Ce qu'il voulait vraiment c'était faire de la recherche, écrire et participer à des talk-shows. Il voulait s'élever dans le monde universitaire, en se concentrant sur sa spécialité, l'Allemagne de

l'entre-deux-guerres. Il voulait atteindre le sommet que son père avait atteint assez tôt dans sa carrière, quand ses mots étaient une denrée monnayable, son génie et son originalité supérieurs et ses théories indiscutables. Au jeune âge de quarante ans, son père avait publié un ouvrage sur la Révolution russe, et trois ans plus tard il était professeur titulaire à Tiburn College. White désirait que sa propre carrière suive la même trajectoire, mais il ne voulait pas attendre d'avoir quarante ans, et Tiburn, où il enseignait, ne valait pas un clou.

Le père d'Elias White avait été un magouilleur opportuniste dont l'intellect banal s'accompagnait d'une remarquable propension à éviter le travail. Après avoir terminé le lycée avec une année de retard, et s'être fait renvoyer par trois employeurs pour excès de paresse, Cornelius White junior avait été la brebis galeuse d'une famille modeste de Boston fière de passer inaperçue. Plutôt que de voir son nom tout à fait quelconque terni par un fils qui n'était même pas capable d'atteindre la médiocrité, Cornelius White senior avait tiré quelques ficelles pour que son fils soit mobilisé au moment où la Seconde Guerre mondiale tirait à sa fin. Convaincu qu'un fils mort à la guerre ferait meilleur effet qu'un fils perpétuellement arrêté pour ivresse publique, Cornelius senior avait fait en sorte que son embarrassant homonyme participe à un maximum de combats.

En l'occurrence, le père sous-estimait gravement le talent de son fils pour éviter tout désagrément. Quelques semaines après avoir été largué sur l'Europe déchirée par la guerre, Cornelius junior s'assura un poste de garçon de salle dans un hôpital de Paris libéré. Il avait réussi en usant du super-pouvoir familial à se fondre dans le décor, si bien que personne ne remarqua jamais

qu'il n'accomplissait aucune de ses tâches. Quand un camion de soldats blessés fit halte à son campement à l'orée de la forêt de Huertgen, White sauta tout simplement dedans et s'éclipsa pour de bon, à l'instant où son unité avait reçu l'ordre de progresser vers les Ardennes pour s'y faire repousser lors de la bataille du même nom.

Lorsque la guerre s'acheva en mai 1945, Cornelius White junior était devenu un élément hautement anodin d'un hôpital militaire de Paris et allait bientôt devenir un visage inconnu dans la foule de soldats expédiés à Berlin-Ouest. C'est là qu'il trouva sa vocation. Un jour de l'hiver 1946, il s'éloigna de la gare de triage où il déchargeait des trains et entra dans une école pour jeunes Allemandes déplacées, gérée par des Américains. De sa position avantageuse dans la classe vide mais bien chauffée, Cornelius White junior observa par les fenêtres crasseuses ses compatriotes qui déchargeaient des trains et décida de devenir enseignant.

Quelques semaines de mensonges à des prêtres, des religieuses et des officiers, plus un faux document ici et là suffirent pour que White soit admis dans une école de l'armée qui formait des enseignants au titre de l'effort de reconstruction de l'Allemagne. Pendant les six années suivantes, tout en enseignant, White essaya d'apprendre le russe, car il savait que ceux qui parlaient cette langue deviendraient bientôt une denrée très recherchée. Mais ça le dépassait. Le russe lui paraissait la langue la plus compliquée de la terre. Aucun des mots ne ressemblait à l'anglais. Ses professeurs et d'autres élèves s'arrachaient les cheveux devant son inaptitude crasse à saisir de simples notions de grammaire. Au bout de six ans, cependant, ses vagues connaissances de la langue, jointes à ce qu'il savait de l'histoire russe

rien qu'en traînant avec les professeurs, lui permirent, à sa démobilisation en 1952, d'obtenir un poste dans un petit collège du New Hampshire.

Dans le monde universitaire, Cornelius White junior avait trouvé le secteur d'application idéal pour ses talents. Son don pour ne pas se faire remarquer était récompensé par un chèque d'un montant chaque année supérieur et une moindre charge de travail jusqu'à ce que, au bout de quarante ans d'enseignement, il se retrouve avec cent mille dollars pour un cours par semestre. Pourtant, en 1992, un consultant fit enfin ce que tant d'autres n'avaient pas su faire. Il remarqua Cornelius White. Mais, à ce stade, il ne restait plus qu'à lui demander de prendre sa retraite, ce que White accepta avec une pension de presque la moitié de son salaire et plus de charge de travail du tout.

La seule autre personne à remarquer White fut sa femme, Janet, et pendant quelque temps seulement. Davantage impressionnée par son CV que par sa personnalité proche du néant, Janet Korda était une secrétaire de Tiburn College dont le but dans la vie était d'épouser soit un héros de guerre soit un professeur. Le bataillon de Cornelius avait reçu une citation après la bataille des Ardennes et son attitude pateline avec les instances universitaires garantissait pratiquement que Cornelius serait titularisé, aussi Janet pouvait-elle faire d'une pierre deux coups. Quand elle commença à soupçonner qu'il n'avait jamais combattu et que c'était une nullité, elle avait déjà un fils de douze ans, Elias, résultat de deux semaines d'abandon sexuel au début de leur mariage. Elle poursuivit sa vie sans amour et sans sexe jusqu'au jour où elle décida qu'elle voulait devenir actrice, sur quoi elle fila à Hollywood sans préavis

ni discussion. Une lettre était posée sur la table et Elias la trouva un soir en rentrant du collège. Les White n'entendirent plus parler d'elle jusqu'à ce que la police de Los Angeles leur envoie ses effets personnels un an plus tard, accompagnés d'un article de journal à propos d'un meurtre dans une chambre d'hôtel.

C'est à l'enterrement de son père en 1995 qu'Elias White réfléchit et décida d'apporter quelques changements à l'histoire de sa famille. L'événement avait attiré des centaines de personnes de Tiburn, tribut au pouvoir des choses familières, aux sentiments chaleureux que les gens éprouvent pour le prévisible et l'inintéressant. Il ne vint à l'idée de personne dans l'assistance, Elias le savait, que dans toute une vie de prétendus accomplissements son père n'avait réussi qu'à flouer le monde entier. Et lorsqu'on recouvrit son cercueil du drapeau américain, qu'un ancien combattant du Vietnam membre de la section locale joua la sonnerie aux morts pendant que le cercueil de Cornelius White junior était déposé dans la poussière où était sa place, Elias prit la décision de se faire remarquer contre vents et marées. Les White du New Hampshire n'allaient plus traîner les pieds. Ils allaient marcher à grands pas. Il allait laisser une empreinte sur le monde.

« Go! Go! Go! » hurla Chico en bondissant par la porte latérale de la fourgonnette. Dixon sauta par l'arrière, suivi de deux jeunes Mexicains qui brandissaient des armes comme si c'étaient des raquettes de tennis.

Dixon sut tout de suite qu'il y avait un problème. La fourgonnette s'était arrêtée à plus de dix mètres de

la porte de la banque. Dix mètres ! Les deux secondes nécessaires aux hommes masqués armés pour couvrir cette distance, c'était à peu près une seconde trois quarts de plus qu'il n'en fallait pour qu'un caissier appuie sur un bouton d'alarme silencieuse ou même de verrouillage automatique de la porte. L'alarme se déclencherait avant le début du braquage. À quoi ils pensaient, bordel ?

Chico entra dans la banque et tira dans le plafond avec un calibre douze.

« OK, bande de cons, écoutez bien ! On veut seulement le fric ! Vous nous laissez prendre le fric et personne sera blessé ! »

Il y eut un silence. Comme toujours. Dans les films les gens criaient, mais dans la réalité, ils étaient là pétrifiés, horrifiés à l'idée de se faire remarquer. C'étaient des chevreuils pris dans la lumière des phares.

La poussière du plafond et la fumée du coup de feu flottaient dans la pièce. Chico leur criait de rester à terre et Dixon l'entendit pousser la porte menant derrière le comptoir des caissiers. Elle était ouverte. Comme toujours. Les caissiers ne ferment jamais leur porte, leur ultime sécurité, sauf pendant quelques semaines après une attaque. Ensuite ils se relâchent de nouveau.

Dixon alla derrière les caissiers au garde à vous pendant qu'un des Mexicains de Chico entraînait en courant derrière lui et se mettait à vider les caisses. Il prenait même les pièces.

Il prenait les pièces ! Voilà ce qui arrive quand vous braquez une banque avec des cinglés. Impossible de trouver un bon coéquipier de nos jours. Le Mexicain menaçait une caissière, ravi de sa terreur. « À terre », criait-il. Elle était déjà à genoux.

Dans un petit bureau avec une fenêtre donnant sur le poste des caissiers, Dixon vit un directeur debout qui regardait à l'extérieur, les bras ballants, impuissant. Dixon poussa la porte, regarda au-dehors, referma la porte derrière lui.

« Où est la porte de derrière ? demanda-t-il en pointant son pistolet sur le directeur.

– Nous... Nous n'avons pas de porte de derrière.

– Tous les bâtiments ont plus d'une porte. Il y en a une ici, où est l'autre ?

– Vous parlez de l'entrée du personnel ?

– De quelle foutue porte vous croyez que je parle ? Où elle est ? »

Le directeur fit mine de bouger. « À droite en sortant d'ici... »

– Ne me le dites pas, montrez-moi. Et si vous écartez de nouveau les mains du corps vous êtes mort.

– Je... Je... Ne tirez pas !

– LA FERME ! » Dixon l'observa en attendant l'effet prévu et immédiat, silence et obéissance totale. Ça avait marché. Comme toujours.

« Montrez-moi où est la porte ! »

Dixon entendait Chico crier contre les caissiers et les clients. Ses mots avaient exactement le même rythme et le même ton autoritaire et monocorde que ceux du surveillant de quartier du centre de détention de Falstaff aux nouveaux détenus. « Tout homme surpris à se masturber dans un lieu public perdra un point. Tout homme surpris à se battre perdra un point. Tout homme surpris à voler de la nourriture à la cantine perdra un point. Et croyez-moi, vous n'avez pas intérêt à perdre trois points. »

« Le premier qui nous ralentit, on le descend, débitait Chico en faisant les cent pas le fusil en l'air. Le

premier qui lève les yeux ou qui regarde autour de lui on le descend.» Le rythme de sa voix était une copie parfaite de celui du gardien. Chico avait Le Pouvoir. Il était aux commandes.

Le directeur conduisait Dixon vers la porte de derrière en passant devant la chambre forte. Dixon l'agrippa par sa chemise.

«Attendez ici.»

Il plaça le directeur exactement face à la porte de la chambre forte et l'ouvrit. Elle n'était pas verrouillée. Comme toujours. Regarde autour de toi, qu'est-ce que tu vois? Trois plateaux avec d'énormes piles de billets de cent. Dixon tira de sa poche un sac à linge et d'un seul mouvement régulier il y fit entrer les liasses. Des douzaines se répandirent sur le sol et il les y laissa, il noua le sac. Il se tourna vers le directeur.

«On y va.»

Les Mexicains continuaient de retirer l'argent des caisses et de terroriser les caissiers. Dixon entendit une poignée de pièces tomber par terre et lorsqu'il ressortit avec le directeur il aperçut un des types qui se précipitait pour les ramasser. Quand ces gars-là avaient-ils l'intention d'aller à la chambre forte? Il leur y avait laissé un beau paquet. Ils allaient prendre un café avant?

Le directeur le mena dans un couloir moquetté, tourna à gauche, ouvrit une porte. Il y avait bien une sortie derrière. Une grande et belle porte.

«Il y a une alarme, dit le directeur en indiquant la porte. À la seconde où vous ouvrez, l'alarme se déclenche. Et elle est très forte.

– Déconnectez-la.

– Elle est programmée. Si j'essaie de la déconnecter avant onze heures trente elle se déclenchera.»

Dixon n'avait pas le temps de demander pourquoi. Il prit son marteau et son ciseau et s'attaqua au boîtier de l'alarme. Des étincelles jaillirent. Le métal se mit à changer de forme, Dixon enfonça le ciseau entre la porte et le boîtier qu'il arracha à moitié. L'alarme se mit en route, un faible gargouillis.

Dixon ouvrit la porte.

« Donnez-moi vos clés de voiture. »

Ils entendirent des coups de feu. Le directeur se raidit et blêmit. « Qu'est-ce que c'était ?

– Les flics sont là. Vos clés de voiture.

– Les flics ? » L'homme avait l'air ébahi, hébété. Dixon connaissait le truc. C'était une manœuvre pour le retarder, parce qu'il ne voulait pas lâcher ses clés de voiture. Quand on pointe une arme sur vous, vous êtes toujours au mieux de vos capacités, votre esprit fonctionne à toute vitesse. Cet homme essayait de jouer l'idiot.

« Donne-moi tes clés, bordel, ou ta cervelle sera par terre dans trois secondes. Trois, deux...

– Gaaaah ! » Il reculait en agitant les bras comme s'il était contre une clôture électrifiée, le corps agité de secousses, il se donnait tant de mal pour tirer les clés de sa poche qu'il était au bord des convulsions. Il tira un trousseau. Dixon repéra sans peine la clé de voiture.

– La voiture est de quelle couleur ?

– Bleue. Une Nissan Maxima bleue. »

Le type avait des couilles. Elle était noire, Dixon le savait. Il avait vu le directeur monter dedans tous les soirs de la semaine précédente. C'était une Nissan Maxima noire. Il la garait tous les jours au même endroit, à quelques mètres de la porte du personnel.

« Couchez-vous par terre et comptez jusqu'à cinquante. »

Le directeur s'étendit avec précaution parmi les débris de métal pendant que Dixon ouvrait sa combinaison et apparaissait en complet veston, la cravate à peine chiffonnée. Il retira ses bottes et les lança dans le coin de l'escalier. Il y eut quelques coups de feu. Il entendit la fourgonnette démarrer, des coups de feu et un crissement de pneus. La fourgonnette. Il fut content de ne pas avoir compté sur elle. Il enleva ses chaussures au directeur, de jolis mocassins noirs, les enfila et jeta la combinaison à côté des bottes.

« Salut, fit-il.

– Au revoir », répondit machinalement le directeur. Encore une chose qui épatait toujours Dixon, cette réticence des gens à laisser tomber les formalités en dépit des circonstances.

Dixon bondit dehors, regarda aux alentours et vit la Maxima noire du directeur. Il appuya sur la clé électronique, jeta le sac plein de billets sur le siège du passager, démarra et passa derrière le fast-food voisin. Il regarda dans le rétroviseur en traversant le parking du centre commercial et vit trois voitures de police garées devant la banque. Une quatrième arrivait à l'instant à l'entrée du personnel derrière la banque. La fourgonnette blanche était sur le flanc à l'autre bout du parking, apparemment victime d'une collision avec une borne d'incendie qui lançait un jet d'eau.

À la sortie du parking il alluma la radio pour noyer le bruit des coups de feu. La première station sur laquelle il tomba diffusait de la musique country, exactement ce qu'il cherchait. Il conduisait prudemment et calmement, et lorsqu'il s'engagea sur la 26 vers le nord il écoutait le dernier Dixie Chicks.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *Tiburn*

© by Iain Levison and Éditions Liana Levi
© 2006, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch
Photo: © Tetra images/Corbis

Cette édition électronique du livre *Une canaille et demie* de Iain Levison
a été réalisée en juillet 2022 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0664-2)

ISBN ePDF : 979-10-349-0666-6